

AMOUR ET SACRIFICE DANS DEUX BALLADES

POPULAIRES : « MAITRE MANOÏL ET LA JEUNE EPOUSE EMMUREE » (CHANSON BULGARE) ET « LE PONT SUR L'ARTA » (CHANSON GRECQUE)

Samvel Khetchikian

Université de Strasbourg (France)

LOVE AND SACRIFICE IN TWO POPULAR BALLADS: 'MASTER MANOIL AND THE
YOUNG WALLED-IN WIFE' (BULGARIAN SONG) AND 'THE BRIDGE OVER THE
ARTA' (GREEK SONG)

Samvel Khetchikian

University of Strasbourg (France)

sam.khet@icloud.com

Abstract: This text constitutes an attempt at a comparative analysis of two different versions of the motif of walling that is very widespread in the folklore of the Balkan peoples: one of the versions is Bulgarian and the other is Greek. Along with the similarities between the chosen versions, as well as between these and the general scheme of the songs that contain this motif, the analysis notes a number of significant differences not only of a formal nature, such as the type of construction, the names of the characters, the number of masons, the way of receiving the message on the need to wall up a living human being so that the construction is solid, but above all differences related to the image of the woman and the way in which she experiences her sacrifice.

Keywords: folk ballad, motif of walling, Christian symbolism, sacrifice, image of women

Резюме: Настоящият текст е опит за сравнителен анализ на две различни по национален произход версии на разпространения сред балканските народи мотив за вграждането – една българска и една гръцка. Наред с приликите между избраните версии, както и между тях и общия модел на песните върху този мотив, анализът се натъква на редица значими разлики не само от формален характер като вида на строежа, имената на героите, броя на зидарите, начина на получаване на посланието за необходимостта да се вгради човек, за да бъде здрав строежът, но преди всичко в образа на жената и начина, по който тя преживява своята жертва.

Ключови думи: фолклорна балада, мотив за вграждането, християнска символика, жертва, женски образ

S'il y a bien une histoire que tous les peuples des Balkans connaissent c'est bien celle de la fiancée dont le destin tragique était de finir emmurée. Une histoire insupportable, pleine de cruauté mais qui est à la fois peut être un témoignage de tendresse et d'amour démesuré. Ce motif d'origine archaïque était très répandu dans le folklore des peuples des Balkans lors de la domination Ottomane. Ce sacrifice humain avait pour but de garantir la construction d'un édifice qui pouvait soit être une forteresse, soit un pont ou bien une église (ou un monastère). Ces trois bâtiments ont une symbolique propre à eux, qui s'inscrit dans le contexte historique de l'époque : « la forteresse interdit à l'envahisseur le passage que le pont lui ouvre, la construction d'un monastère peut être interprétée comme une acte de résistance à l'islamisation » (Gély-Ghedira 1998 : 13).

Il existe un grand nombre d'histoires différentes autour du sujet de l'emmurement dans tous les pays des Balkans, mais ces dernières partent toujours de la même idée principale : une vie humaine sacrifiée dans les fondations de la construction est nécessaire pour que cette dernière tienne et perdure dans le temps.

Nous allons explorer cet univers à travers deux textes que nous comparerons. Ils partagent de prime abord beaucoup de similitudes, mais leurs différences restent tout de même évidentes. La première ballade est un texte bulgare, tandis que la deuxième est grecque¹. Lors de cette comparaison nous nous concentrerons principalement sur les émotions que dégagent ces deux textes, leurs similitudes, mais également leurs différences qui sont nombreuses.

La première différence qui nous saute aux yeux avant de lire ces deux textes est leur longueur. La version bulgare est beaucoup plus longue et détaillée que la version grecque qui ne fait qu'une page. Après la lecture de ces deux ballades, outre la longueur, le nombre de maçons ou bien l'annonce du sacrifice, ce qui frappe est la façon dont les émotions qui sont remuées dans ces deux textes sont différentes. Le texte bulgare nous prépare à la chute en jouant avec l'amour que les deux personnes éprouvent l'un pour l'autre. Alors que la ballade grecque qui peut paraître froide et dépourvue de sentiments cache en réalité un tout autre monde. Celui d'une femme seule, malheureuse, ayant perdu ses deux sœurs et n'ayant sûrement jamais connu l'amour. Ce texte nous invite à compatir pour cette femme dont on ne saura jamais le prénom. Comparée à l'histoire de Maître *Manoil*, sa bien-aimée *Marie* et leurs

¹ La version bulgare, « Maître Manoil et la jeune épouse emmurée », est traduite en français par Janeta Ouzounova et Névèna Dikranian, alors que le traducteur de la version grecque, « Le pont sur l'Arta », est Lazare Saineanu. Ces traductions françaises, sur lesquelles la présente analyse s'appuie, sont publiées dans l'anthologie *Le lait de la mort* (v. Gély-Ghedira 1998).

jumeaux *Pierrot et Paul*², aucune tendresse ni de signes d'amour ne se dégage de la ballade grecque alors que le texte bulgare joue avec nos émotions et nous prépare dès le début à la chute qui paraît évidente.

Entre-temps, le texte nous fait l'éloge de Marie, de sa bravoure et de son courage. Il nous invite à aimer cette « pauvre » Marie qui ne mérite pas ce qui va lui arriver, nous prépare à ressentir la douleur de sa perte : une douleur triple. Dans un premier temps celle de la femme qui ne verra plus jamais son mari qu'elle aimait, ce mari auquel elle était si dévouée et pour qui elle passa une journée entière à retourner chaque caillou dans une fosse pour essayer de retrouver une bague perdue qui était le fruit d'un mensonge d'un mari plein d'honneur. Puis dans un second temps celle d'une mère aimante, qui ne donnera plus jamais le sein à ses petits. Celle d'une mère que s'est vue privée à jamais de la possibilité de chérir ses enfants. Et enfin la douleur d'un mari qui en est venu à tuer sa femme, à rendre ses enfants orphelins puisque l'idée du sacrifice était la sienne.

Tout dans ce texte nous pousse à ressentir de la peine pour cette bonne femme. Même la nature, que l'on peut comparer à la voix de Dieu s'oppose à ce sacrifice injuste. En se rendant à la forteresse, elle se retrouve à plusieurs reprises confrontée aux forces de la nature, mais brave comme elle l'est, elle persévère et y arrive. Tout au long de la ballade, c'est la femme du maçon qui est présentée en tant que victime principale. Mais notre regard est amené à évoluer à la fin du texte. On en arrive à se demander si le mari ne serait pas en fait une plus grande victime. Puisque après tout, une fois la forteresse construite, ce dernier aura à porter pour le restant de sa vie sur son cœur le poids d'un chagrin alimenté d'une douleur étouffante. Celle d'un homme victime de son honneur, pour qui pas un seul jour ne passera sans qu'il n'ait à ressentir de l'aigreur vis-à-vis de cette décision qu'il avait prise. Quel courage lui faudra-t-il pour qu'il puisse un jour expliquer à ses enfants la raison de l'absence de tendresse maternelle dans leurs souvenirs de jeunesse.

² On ne pourrait pas laisser inaperçue la symbolique des prénoms des personnages dans cette version bulgare. D'abord, le maître-maçon ici, comme dans la plupart des versions balkaniques, se nomme Manoïl. L'image du « maître-bâisseur » lui-même avait une base religieuse et mythologique – il assumait les traits du divin Premier Bâisseur. Par conséquent, nous ne devrions pas être surpris par le fait que le nom le plus populaire pour le maître bâtisseur provienne de l'ancien nom hébreu Emmanuel, qui signifie « Dieu est avec nous » et se trouve dans l'Ancien Testament. C'est ainsi que les chrétiens appelaient Jésus-Christ lorsqu'ils voulaient montrer l'unité entre Dieu le Père et le Fils Divin. Dans plusieurs variantes de la chanson, Manoïl emmure dans la construction son épouse, qui lui demande de laisser libre au moins un de ses seins pour qu'elle puisse allaiter son enfant. Apparemment, ici Manoïl ne porte pas les traits du Fils divin, mais de Dieu le Père. En d'autres termes, la jeune mariée intégrée dans la construction porte les traits de la Vierge, ce qui devient encore plus clair si nous nous tournons vers les images avec lesquelles La Mère de Dieu est comparée dans certains textes religieux chrétiens célèbres où elle est appelée la mariée, la tour, la forteresse, le pilier de l'Église (Mollov 2002). Dans la version bulgare, étudiée dans le présent texte, la figure de la jeune femme est directement associée à l'image de la Mère de Dieu puisqu'elle porte le nom de Marie. La couche symbolique chrétienne y est renforcée par le fait que les enfants portent les noms des apôtres Pierre et Paul.

AMOUR ET SACRIFICE...

À l'inverse, dans le texte grec, la victime est directement choisie par un oiseau. Il n'y a pas de jeux de hasard, donc pas de tricheries éventuelles. Le nom de la femme n'est pas communiqué et il n'y a aucune intervention du mari. Aucun amour n'est exprimé, à s'en demander si elle n'en voudrait pas à son mari et s'il existait belle et bien un lien amoureux entre les deux. Puisque lorsqu'elle comprend ce qui l'attend, elle se met à ne penser qu'à soi-même, elle en arrive même à maudire les personnes qui passeront sur le pont une fois celui-ci construit.

On ressent alors une compassion pour cette femme qui devait depuis un certain temps déjà présager que le sort qui avait été réservé à ses deux sœurs finirait par être le sien aussi. Avec l'arrivée des deux maçons chez elle, c'est tout son monde qu'elle avait tant bien que mal construit sur l'espoir d'échapper à son destin qui s'effondre. Elle éprouve une grande douleur, « son cœur en tremble », et nous, lecteurs, arrivons enfin à concevoir comment et pourquoi est-ce qu'elle s'était mise à maudire ce pont. Le fait que le mari ne s'était pas exprimé en faveur de sa femme pourrait laisser entrevoir que ce mariage n'était sans doute pas celui dont toutes les jeunes femmes rêvent d'avoir. Cette femme à qui tout avait déjà été enlevé prend alors conscience avec l'arrivée des maçons que la chose à laquelle elle tenait le plus, son unique bien de valeur qui lui restait allait d'ici peu lui être spolié : sa vie. La ballade grecque s'arrête avant que la femme ne quitte sa demeure pour prendre le chemin de la mort, ce qui se passera à son arrivée près du pont restera à jamais un mystère. Mais cette fin ouverte n'est en aucun cas un problème pour nous lecteurs puisque l'on peut sans grandes difficultés s'imaginer la tournure que la scène pourrait prendre avec une femme dévastée arrivant sur le lieu de son exécution.

Tandis que la ballade bulgare nous présente quatre victimes, à savoir Maître Manoïl, sa femme ainsi que leurs jumeaux, la ballade grecque n'en présente qu'une : la femme du Maître Maçon. Dans cette ballade ni le nom du mari ni le nom de femme ne sont communiqués, ce qui nous importe est de ressentir la douleur ainsi que le désespoir de cette femme.

L'amour reste au cœur des deux ballades. Dans l'une, il est présent et scintille alors que dans l'autre il est inexistant. Chacune de ces ballades nous montre à sa manière l'importance ainsi que la beauté de l'amour et influence que ce dernier peut avoir sur le comportement d'une personne.

Bibliographie

Gély-Ghedira 1998 : Gély-Ghedira, V. (éd.). Le lait de la mort. La ballade de l'emmurée et sa fortune littéraire. Clermont-Ferrand : Cahiers du CRLMC, Université Blaise Pascal, 1998.

Mollov 2002: Mollov, T. Troitsa bratya grada gradyaha. – Elektronno spisanie LiterNet, 7 (32). [date of entering 12.03.2023]. <<https://litenet.bg/publish/tmollov/troica.htm>>. [*Моллов 2002*: Моллов, Т. Троица братя града градяха. – Електронно списание LiterNet, 7 (32). [прегледан 12.03.2023]. <<https://litenet.bg/publish/tmollov/troica.htm>>].